



**NOËLLE
RENAUDE**
**P.M. ZIEGLER,
PEINTRE**



ROMAN

NOËLLE RENAUDE

P.M. ZIEGLER, PEINTRE

Pierre-Marie Ziegler est peintre, absolument. Pour lui, la peinture et la vie sont une seule aventure. Très tôt enclin au sentiment d'être inadapté au monde tel qu'il va, il fait de la création le lieu où se rendre présent à lui-même. Un lieu où le réel prend corps. Mais l'art, quand il est intensément vécu, n'est pas un refuge ; il est une perpétuelle remise en jeu. Il est à la fois ce qui sauve et ce qui met en péril, ce qui apaise et ce qui dévore.

Ce récit est une « vie », au sens que Vasari donnait à ses histoires d'artistes illustres. Celle-ci nous est racontée à travers les yeux de la personne qui partage l'existence du peintre. Les années de vaches maigres, les succès précaires, les étés dans la montagne et les périodes de doute, le quotidien trivial et les épiphanies, ils ont tout traversé ensemble. Lui a la peinture, elle a les mots. Et toujours, la peinture garde une part de mystère qui échappe aux mots.

Récit d'une vocation artistique, P.m. Ziegler, peintre est surtout un grand roman d'amour. À double titre : parce qu'il raconte une histoire d'amour, et parce que l'écriture y est un geste d'amour. Celle de Noëlle Renaude, vive, précise, tente de cerner ce qui lui résiste : le vertige devant ce qu'il y a d'irréductible en l'autre, même le plus proche. La méditation sur l'acte de la création se fait ainsi hommage bouleversant à l'être aimé.



Née en 1949, **Noëlle Renaude** est dramaturge. Figure majeure du théâtre français contemporain, elle est l'auteure d'une trentaine de pièces, parmi lesquelles *Ma Solange*, *comment t'écrire mon désastre*, *Alex Roux* ou *Madame Ka*. Son roman noir, *Les abattus*, est paru en 2020 chez Rivages.

WWW.INCULTE.FR

**P.M. ZIEGLER,
PEINTRE**

**P.M. ZIEGLER,
PEINTRE**

NOËLLE RENAUDE

éditions inculte

À Julien

Il voit le jour au milieu des grandes vacances à midi sonnant dans la maison d'été posée sur la plage. Comme il n'y a pas de mairie au Trez Hir, c'est à Plougonvelin que son père est allé déclarer qu'est né le 7 août 1950 à midi son deuxième enfant, Pierre, Marie, Joseph.

Le père s'est trompé. Ou c'est l'employé de mairie. Ou c'est une légende. Car tous les membres de la famille qu'on soit fille ou garçon ont la Vierge Marie en figure tutélaire accolée à leur prénom. Il affirmera quand il commencera à peindre que sa mère avait choisi Pierre-Marie, Joseph, pas Pierre, Marie, Joseph.

Pour rétablir la vérité historique ou créer sa légende, il demandera un extrait d'acte de naissance à la mairie. Patiemment, il grattera au cutter la virgule qui sépare les deux premiers prénoms et tout aussi patiemment il les reliera à l'encre de Chine par un tiret.

Renommé officiellement, il signe ses premiers tableaux en lettres bâtons en bas à droite ou en haut à gauche.

Plus tard il tracera en noir au pinceau et au dos des toiles ce qui était et restera sa seule signature, P.m. Ziegler.

Jeune, il a connu le fils d'un peintre célèbre suicidé dans la force de l'âge. Le fils avait fait sa chambre dans l'atelier du père, au fin fond du quatorzième. Le sol était une gigantesque palette, on aurait dit la lune, un recouvrement étrange, croûteux, souple et rêche aux pieds.

À dix-sept ans, ça l'a épaté ce droit qu'un peintre s'était donné de crotter à ce point, en toute sauvagerie et impunité, l'endroit où il travaille.

La peinture alors plus tard s'est échappée de partout, elle a coulé, elle a maculé, elle a collé, elle s'est étalée, elle a laissé des traces, des giclées et des croûtes. Sur la toile mais encore aux multiples endroits dont il a fait au cours de sa vie, en plus du sien, des ateliers provisoires.

Partout où il est passé, si on regarde bien, subsistent des points, des virgules, des pâtés, des traînées, des constellations, des coulées, des mouchetis, des traits qui disent qu'une toile a été travaillée là contre ce mur qui n'était pas destiné à lui servir de support. Ou que ces cuillers à soupe ou ce couteau à beurre ont servi de mélangeurs de fortune.

Régulièrement il nettoie son atelier, balaie, blanchit les cloisons, remise à zéro qui ne correspond pas à un changement de période, mais s'apparenterait plutôt à une manière de retour à la toile vierge. On recouvre pour mieux recommencer. Puis les murs ne tardent pas à s'orner de nouvelles éclaboussures.

Ça se remet à déborder.

Il n'a pourtant pas le geste euphorique, ni très large. Même sur grands formats, les coups de pinceau sont courts, appliqués avec mesure et régularité, et réflexion, pas d'envolées, de lutte avec la matière, de gesticulation, il obéit à une grammaire précise, la sienne.

Le sol, il l'a laissé tel qu'il est, constellé de taches et de pâtés, comme le célèbre père du copain, sans en faire non plus un revêtement spectaculaire.

Bien avant qu'il mette les pieds dans la peinture il a oublié qu'il devait être peintre.

Un jour on lui a dit, tu seras peintre.

Comme tous les enfants, il va à l'école. La sienne est à Montparnasse, privée et catholique.

L'été la famille part en deux-chevaux, les enfants à l'arrière, avec le chat.

Ils sont trois, une fille et deux garçons.

Puis quatre. Une fille et trois garçons.

Puis cinq. Une fille et quatre garçons.

La route est longue jusqu'à Brest. On passe les vacances dans la grande maison posée sur la plage.

Les hommes en chemisette et pantalon clair retroussé au mollet fument, les femmes minces, cheveux courts profils nets sandales et robes de coton, fument. Il y a du monde, grands-parents, parents, frères et sœur, oncles, tantes, grand-tante, cousins, cousines, on va à la plage, on fait du canoë, on pêche des petits crabes verts à marée basse, on pose des chapeaux de paille sur la tête des enfants, on fixe sur des pellicules Kodak des réunions familiales, des soirées d'anniversaires, des femmes enceintes, des aïeules assoupies, des enfants aux cheveux bien peignés et cols boutonnés, bien élevés bien propres, des petites filles en tutu, des adolescentes en robe longue dans des cadres chics, meubles anciens doubles portes moulures et tapisseries.

On mène dans les deux familles une vie de bourgeois aisés.

Les murs s'ornent de tableaux, de portraits, de gouaches, de dessins sous verre, qu'on s'est transmis au cours des générations. Un ancêtre de la branche paternelle, né en 1820, a été peintre de paysages dont Baudelaire a loué à plusieurs reprises l'élégance et la distinction. Une grand-tante a produit quantité d'aquarelles tout aussi délicates, bords de mer, montagnes, cerisiers et herbes folles, chemins champêtres.

Dans une propriété familiale aux environs de Limoges, on a pendu au salon ou dans les chambres un ou deux portraits de famille et mis bien à l'abri dans les tiroirs d'une commode Empire les carnets de croquis de l'oncle peintre qui a eu un nom et fait de longs et beaux voyages en Italie et en Grèce avec Charles Garnier et Edmond About. Le dessin est précis et délicat, on reconnaît les grands sapins, le magnolia, le vallon. Sa peinture classique est douce à l'œil et tout en glacis. Plus tard, au commencement du vingtième siècle, à l'abri d'une large ombrelle blanche, sa petite-nièce croquera à son tour sur une feuille de papier fixée à un carton ce qu'elle a devant elle, et qui au fil des siècles est resté stable, le vallon, le ruisseau tout en bas et le bois de sapins en face, sous le regard attentif du fiancé, nettement plus âgé, roide, en jaquette lorgnon et col dur.

Cette photo des grands-parents a été agrandie et punaisée au mur de l'atelier. Comme a été agrandi

et punaisé au même mur le portrait du père de l'homme en jaquette lorgnon et col dur, dernier rempart connu du versant allemand. En deçà c'est la ténèbre administrative.

C'est un jeune homme de Leipzig aux yeux froids, cheveux blonds et lunettes à monture d'acier. Sa photo prise aux alentours de 1860 a été glissée dans un médaillon d'argent offert à sa fiancée qui était française. Il meurt à vingt-neuf ans, laissant une veuve et deux enfants, l'aquarelliste des champs fleuris et des bords de mer et l'homme roide à jaquette lorgnon et col dur.

La photo fait état, à plus d'un siècle de distance, d'une ressemblance marquante entre l'arrière-grand-père resté jeune à jamais et l'arrière-petit-fils devenu peintre. Les regards diffèrent, glacial pour l'un, lointain pour l'autre.

Le jeune homme de Leipzig n'a pas peint. Il jouait du violon.

Quand la pleurésie l'emporte, sa veuve l'enterre, quitte la Saxe, rentre en France avec ses deux enfants et s'installe définitivement à Paris.

Comme tout le monde il a gribouillé des bonhommes à trois doigts, des maisons carrées, des brins d'herbe et des soleils pointus avant d'apprendre à lire et à écrire.

Il a quatre ans quand on l'envoie passer quelques mois dans un préventorium au bord de l'Atlantique.

Il n'est pas du tout malade, ni déficient, même s'il s'est évanoui pendant des années chaque dimanche à l'église avant la fin de la messe. Il a mis plus tard cette débâcle sur le compte de l'ennui, puis de l'obligation qu'on a d'être à jeun pour recevoir la communion, et ce n'est pas l'hostie qui lui cale l'estomac, alors il chute, on le ranime et on le sort sur le parvis pour lui faire prendre l'air, la messe est finie.

Il est pâlichon, c'est vrai, mais en bonne santé. Et le directeur est un ami de la famille qui a accepté de le prendre dans son établissement juste afin de soulager la mère qui ne s'en sort pas avec sa maisonnée.

Ils sont alors trois, une fille et deux garçons.

L'air est vif, le paysage aigre-doux, les pins maritimes regardent tous vers le large, joliment détourés, tous penchés dans le même sens sous les coups de vent, mais dans l'immense bâtiment, l'enfant de quatre ans erre, triste et seul. Il a niché sa main gauche dans sa main droite. C'est ce qu'il a trouvé de mieux pour éviter de se perdre, se donner à lui-même ses deux petites mains.

Six ans plus tard on l'expédie à la montagne cette fois, chez une tante qui tient pension privée à Chamonix. Les pentes ombreuses, l'absence d'horizon, les cloches de l'église toute proche qui battent tristement, le soir qui tombe trop tôt, les brumes de novembre et l'abandon répété le démoralisent.

Il imagine la maison, la famille le soir à table, la chambre qu'il partage avec son frère, le chemin pourtant peu aimé de l'école, la musique que le père mélomane écoute dès qu'il est là, ces bruyants opéras italiens qui envahissent l'appartement et s'échappent dans la rue quand on ouvre les portes-fenêtres.

L'oncle et la tante sont sévères, ils font ce qu'ils peuvent pourtant pour le sortir de sa détresse. Un dimanche, à skis, il tombe, se casse une jambe, on le rapatrie à Paris.

Cet air éperdu, c'est celui qu'il a quand l'ancien désarroi refait surface, comme ce jour de mai 1987 à deux pas de l'Observatoire. Il porte son fils dans ses bras. Le bébé est serein, le père au bord du gouffre, on a du mal à ne pas retourner l'image, à ne pas voir le fils prenant dans ses bras le père affolé.

Dès qu'il a pu il a peint, le bébé sur le ventre, qui dort lové dans sa chaleur et l'odeur écœurante à force d'être douce de la peinture à l'huile.

Quelquefois c'est le chat qui s'introduit en fraude dans sa chemise et participe, à sa façon, à ses débats artistiques.

Sa mère a dit, tu seras peintre.

Il presse les tubes de couleurs, bleu de cobalt, terre de Sienne, vert émeraude, noir et blanc. Il touille seulement le noir et le blanc et obtient deux tons de gris.

Il a huit ans.

Sa mère a dit, plus tard tu seras peintre.

Il peint ce qu'il voit de la fenêtre.

Il est attentif et tranquille et s'applique.

Il peint aussi le profil de son frère. Le nez en trompette, des épis plein les cheveux, la tête plantée sur un cou maigre jailli tout droit du col de chemise. Il a mélangé du rouge carmin, du blanc et du jaune citron pour la peau. Le fond est bleu ciel. Mais ce n'est pas un ciel, c'est juste un fond.

Il peint comme tous les enfants peignent.

Puis il arrête de peindre.

Ou alors on n'a pas gardé ces tableaux imparfaits mais justes qu'un enfant de huit ans peut faire, à part le premier, qui a enthousiasmé sa mère et lui a fait dire, plus tard tu seras peintre, ce port de Brest impeccablement peint par ignorance et simplicité un jour de bruine, et l'autre, le profil de son frère, un peu plus tard, qu'on a mis au mur, parce que c'est son frère qui est représenté. C'est tout à fait lui, on le reconnaît. On reconnaît en tout cas quelque chose de lui qui fait dire, c'est vraiment bien lui avec ses épis, son nez en trompette et son cou si maigre.